

L'Amérique, un kaléidoscope de culture

Yves Préfontaine

Volume 8, numéro 1, avril 1975

Littérature québécoise et américanité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500363ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500363ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Préfontaine, Y. (1975). L'Amérique, un kaléidoscope de culture. *Études littéraires*, 8(1), 159–166. <https://doi.org/10.7202/500363ar>

L'AMÉRIQUE :

un kaléidoscope de cultures ¹

Poète et écrivain, spécialiste du jazz, Yves Préfontaine tente dans cet article une définition de l'homme américain susceptible d'enfermer également l'habitant de la « Terre de feu » et le Canadien français du Québec.

Imaginons un tableau cubiste dont chaque angle paraît indépendant des autres tout en s'imbriquant dans l'ensemble. Ou encore, un vivant cristal dont les facettes sans cesse en mouvement ne sont que des aspects particuliers d'une même réalité. Ici, une réalité qui cherche encore ses racines et pousse vers le haut des feuillages imprécis. C'est cela, l'Amérique ou les Amériques, l'homme américain ou les hommes américains. Même le terme qui qualifie les habitants de ces continents reste vague. Qu'est-ce qui est américain ? Ce qui vient des États-Unis, du Paraguay, de la Terre de feu, ou du Québec ? L'un ou l'autre ou tout à la fois. Ce qui trompe l'observateur superficiel, c'est le foisonnement de mouvements, l'agitation uniforme, à travers toute l'Amérique, qui camoufle une unité souvent mal assise, une unité oscillant entre des pôles qui se déplacent. L'homme américain : un synonyme de multiplicité. Il nous vient, cet homme, des vieilles cultures et de races très anciennes. Et qu'a donné cette fusion, fort éloignée de la consommation totale ? Des stocks considérables de métis, de mulâtres. Des sociétés rurales qui opposent leur propre dureté à la dureté plus grande de l'univers urbain du moloch industriel. En Amérique latine, les plantations de canne à sucre sont comme une réponse tropicale aux plantations de coton des

¹ Ce texte a d'abord été publié dans *Lettres et Écritures* et reproduit dans *Québec Aujourd'hui*, octobre 1964, vol. I, n° 2.

États-Unis. Les « gauchos » d'Argentine répètent les « cow-boys » du Far West, tous deux symboles éloquentes de la volonté de puissance individuelle, propre à une certaine Amérique.

L'homme américain ? Entre Washington et New York l'étrange communauté des Amish continue de vivre d'une manière intensément communautaire, se refuse obstinément à tout progrès technique, et se déplace à cheval à côté des autostrades où vombrissent par milliers ces voitures énormes qui font dans les 400 chevaux. Dans l'ouest du Canada, un équivalent moins pacifique des Amish, les Doukhobors, d'origine russe, répondent par la bombe et le sabotage aux injustices dont ils se prétendent les victimes. L'homme américain ? Dans l'enfer de Pittsburgh, les aciéries parlent un langage de mort et de syndicats. À défaut de découvrir la pierre philosophale du bonheur, on opère, à Détroit, la transmutation du fer en voitures obscènes. Et ces petits monstres métalliques iront nourrir les incroyables cimetières de voitures où va rouiller comme un rêve crevé le produit le plus typique de l'« american way of life ». Mais ces étendues déchiquetées de ferrailles ne sont qu'une image de la surproduction dont les miracles s'usent comme s'usent les hommes. L'homme américain ? C'est, dans les forêts alourdies d'une neige interminable, le bûcheron canadien-français, pariat malgré tout assez bien nourri du capital anglo-saxon, le bûcheron avec son langage gorgé d'une sève aussi savoureuse que celle de l'érable à sucre. L'homme américain ? C'est, à Haïti, le « criseur » vaudou qui donne aux rites la magie compulsive des rythmes sacrés.

Sur les plages de Floride, face à des palaces effroyables, se vautrent de pieux et fades vieillards qui lorgnent de leurs yeux torves habitués à compter les dollars, des jeunes filles bien nourries. Entre deux mâchées de leur chewing-gum patibulaire, des femmes éblouissantes émettent en monosyllabes nasales quelque chose qui se veut une pensée mais qui se rapproche assez de la pâte dentifrice. À Wall Street, comme à Rio, comme à Mexico ou Los Angeles ou Montréal, mais Wall Street surtout, des hommes se suicident par amour, car la bourse est une femme fatale...

L'homme américain ? Hollywood empoisonne à petites gorgées de ses inepties les Indiens de la « Sierra Madre del Norte »

au Mexique. Et les descendants des superbes guerriers des Plaines servent de figurants dans les films, qui nourriront contre eux le ressentiment rétroactif de toute une nation. Et comme partout, les génies de tous domaines font croître les fleurs miraculeuses ou vénéneuses de leurs cerveaux, qui apporteront à l'homme plaisir ou douleur. La baie de Rio de Janeiro est, paraît-il, plus belle que celle de San Francisco. Mais à San Francisco, on trouve le plus beau pont du monde, et un jazz qu'adorent les Japonais...

Un simple coup d'œil sur l'Amérique suffit pour que cette certitude se dégage : tout ce qui est américain se heurte, se mêle ou s'émiette, que ce soit les classes sociales, les langues, les religions ou les cultures. Les races elles-mêmes se scindent en minorités sociales. D'où les problèmes aigus qui sont le pain quotidien du minoritaire, et souvent même, par ricochet, du majoritaire. Cinq millions de Canadiens français entourés d'un océan pour eux glacial de 200 millions d'anglophones. Cinq millions d'Amérindiens au Mexique, autant au Pérou, vingt millions de Noirs aux États-Unis, mais aussi des minorités blanches, italienne, juive, allemande que n'a pas encore absorbées les « meltingpots » états-uniens pourtant implacables. Et que dire des religions... Les minorités religieuses des Blancs sont aussi isolées les unes des autres que les Noirs du Sud profond, du reste des États-Unis. Témoins de Jéhovah, Mormons, Amish, Doukhobors et nouvelles sectes chrétiennes survivent dans leur irréductible tour d'ivoire religieuse. Chez les Indiens, effritement et cloisonnement... Au Mexique, les uns perpétuent la vie de leurs ancêtres en dépit de la civilisation urbaine qui nie leur mode de vie, tandis que les autres, aujourd'hui à l'université, seront demain chefs d'état, physiciens, poètes à la recherche de l'indianitude perdue, ou archéologues creusant au Yucatan le mystère maya. Les uns continueront de prier les anciens dieux, les autres se feront prêtres catholiques ou militants marxistes. Les Noirs n'échappent pas à cette explosion. À partir d'un vieux cliché, tenace comme tous les clichés, on les imagine porteurs de bagages dans les gares américaines, ou travailleurs déçus du coton. Mais des écrivains noirs américains d'expression française et anglaise, ont cogné aux portes du monde, et sur quel rythme ! On trouvera chez les Noirs des syndicalistes socialisants, des prêtres à l'américaine, des pasteurs rigides, des jazzmen qui

portent aux quatre coins du monde le miracle de leur musique ; on trouvera des prêtres vaudouisants, tous et chacun répondant aux nécessités d'un milieu particulier.

Derrière les grands creusets sociaux qui lui donnent un faux aspect d'uniformité, l'Amérique cache des dizaines et des dizaines de cultures aussi étrangères les unes aux autres, aussi différentes que le Japonais l'est du Norvégien. Et pourtant on peut sentir obscurément une interpénétration de tous ces éléments hétérogènes, on devine une sorte de « métissage culturel » si l'on peut dire, qui jette sur les Amériques l'ombre d'une unité encore vague. C'est le *ton américain*, et aussi, un certain américanisme culturel difficile à cerner mais sur lequel quelques poètes ont tenté de mettre la torche brève de leurs mots.

Là réside toute l'ambiguïté des Amériques. Elles tendent à l'uniformité tout en conservant maints traits des cultures qui les ont façonnées. Elles tendent à l'osmose et ne réunissent la plupart du temps qu'un mélange hybride des cultures, un syncrétisme déroutant. Ainsi les Nègres. Il leur était impossible de garder en Amérique l'intégralité de leurs cultures. Extirpés de leur sol natal, entassés après le « *long passage* » dans des cases plus proches du dépotoir que de l'habitat humain le plus élémentaire, écrasés sous leur condition d'esclave, comment auraient-ils pu reconstruire leurs sociétés africaines ? Les Noirs des États-Unis ou du Brésil sont des Américains et des Brésiliens qui diffèrent des autres par la pigmentation de leur peau, diront certains. Oui, on peut les voir sous cet angle. Mais cet angle nous cache une réalité souvent obscure. En eux, l'Afrique survit et de bien des façons, surtout au Brésil et aux Antilles, où les dieux des anciens esclaves courent encore au ras du sol.

Tout au long de la côte atlantique, de l'Amazone aux frontières de l'Uruguay, les divinités africaines ont effectué avec les saints, le Dieu et le Diable des catholiques, un mariage étrange et fascinant. « Le catholicisme s'est plaqué sur la religion africaine, pendant la période coloniale, plus qu'il ne l'a remplacée ». La cérémonie religieuse des Nègres brésiliens, le « *candomblé* », corrobore ces mots de Roger Bastide par un cortège éblouissant de rites et de mythes où se marient sans

trop en souffrir les « orixa », esprits africains, et les saints de l'Église catholique.

Le matin au début d'une cérémonie, on sacrifie une poule à Exu. Exu est le Mercure nègre, à la fois diable et intermédiaire entre les dieux et les hommes. Plus tard, on sacrifie un animal à quatre pattes pour la divinité que l'on célèbre ce jour-là. Après les invocations d'usage, on fait retenir les rythmes des trois tambours sacrés. Ces trois tambours, de grandeur différente ont été baptisés avec de l'eau bénite prise à l'Église. On leur a donné à chacun un nom, un parrain et une marraine. Ils se nourrissent du sang de la poule qu'on leur sacrifie chaque année. Sous les mains passionnées des participants, ces instruments divins supplient les dieux de quitter pour quelque temps l'Afrique mère, et de venir manifester leur puissance à leur fidèles brésiliens en s'incarnant dans les « filles et fils des dieux », danseurs qui leur serviront de vivants réceptacles. Alors, commence la danse des dieux.

Ces ouvriers, ces laveuses de vaisselle de Bahia, creusés par la misère quotidienne, peu à peu se transforment. Le rythme des tambours sacrés les investit de la présence des dieux qui s'approchent. La danse atteint une beauté inexplicable, les gestes deviennent ceux des divinités elles-mêmes. Et soudain, devant l'assemblée en extase, les dieux révèlent leur présence. Leurs « fils » et leurs « filles » sont possédés, « chevauchés » par les dieux comme on dit là-bas. Le Saint-Esprit, Dieu le Père perdent la partie pour un instant. Et c'est le dieu *Omulu*, avec son habit de paille, et c'est *Yemanjá* avec sa chevelure de varech, et c'est *Xango* peint de rouge et de noir, ce sont *Ogun*, le guerrier flamboyant, et le voluptueux *Oxun*, tous présents, tous dansant et prodiguant leurs conseils à ces Américains noirs qui retrouvent leurs racines incandescentes. L'espace d'un rite, l'Atlantique n'existe plus. L'Afrique envahit l'Amérique avec ses hordes divines. Le vernis catholique qui cachait la face des dieux africains s'est craquelé comme un masque trop fragile, un masque de cire blanche...

Dans le Vaudou haïtien, l'identification des dieux africains aux saints de l'Église catholique est peut-être encore plus probante. Dieu règne sur le monde, avec Jésus, le Saint-Esprit et les Saints. Mais le panthéon dahomeyen s'accommode très bien de ces étrangers. Ainsi Legba, un des LOA, ou esprits

haïtiens, s'identifie à saint Antoine. Le fait d'être boîteux ne l'empêche pas de faire son devoir : garder les routes et les carrefours. Il y a cette dame pâle et tremblante qui habite l'eau. Coquette et très riche, elle possède des colliers de chaînes d'or et des bagues. Elle s'appelle Erzili et on la confond avec la « Mater Dolorosa » des Chrétiens. Le puissant Dambala, dieu de la pluie, a lui aussi en sa possession quantité de colliers très riches. Peut-être parce qu'il est blanc de peau et que la réputation de richesse des Irlandais américains est parvenue jusqu'à Haïti... Car Dambala s'identifie à saint Patrice... Vaudou magique où le dieu chevauche l'inspiré en transe et parle par sa bouche le langage sacré. Vaudou, avec ses archiprêtres, ses prêtres et ses prêtresses qui, dans les bigarrures des « humfort », leurs temples, échangeront avec les forces du monde des signes de connivence et de communion dont nous avons nous-mêmes depuis longtemps perdu le sens...

Les Amérindiens ont, eux aussi, réalisé un bien étrange syncrétisme religieux, vivace comme l'arbre de la mythologie maya lui-même. Au Yucatan, dans l'état de Quintana Roo, au Guatemala, les anciens dieux complètent le nouveau dieu des chrétiens et les saints ne forment qu'un panthéon ajouté à l'ancien. Dans ces régions, la conversion des Indiens ne fut qu'épidermique. Les conceptions bibliques du monde n'ont pas réussi à détruire chez les Mayas actuels la pensée cosmogonique que nous livrent les anciens livres sacrés, le Popol-Vuh et le Chilam Malam : le monde est un quadrilatère que se partagent les dieux. Aux quatre directions sont associées des couleurs divines mais les dieux viennent toujours de l'est, de cette même direction d'où vint, avec les Blancs, la ruine des grands empires amérindiens.

La messe s'est tout bonnement ajoutée aux cérémonies communales de la pluie, des prémices et des rites célébrés pour s'assurer de riches moissons. Des éléments issus des cultes catholique et païen se sont incorporés pour former un tout d'une complexité désarmante. Au cours des rites, on pratique la gèneuflexion, on communie avec une liqueur spéciale dans un calice marqué d'une croix. Les noms de Dieu, de la Vierge et de certains saints se mêlent à toute une hiérarchie d'esprits de la pluie, du maïs, de la brousse et des « cenotes », ces puits naturels dans le sol calcaire du Yucatan qui jouèrent dans la vie religieuse maya, un rôle de premier plan.

Dans l'état du Quintana Roo, le *Noboch Tata* ou « grand-père » est à la fois prêtre et pape, chef local et suprême autorité civile. Il va sans dire que le catholicisme du Quintana Roo n'est pas tout à fait celui de Rome... Les deux systèmes religieux se sont si bien incorporés que durant la cérémonie de la pluie, deux sortes de prière s'élèvent dans l'église ; après les offrandes rituelles de miel et de maïs, face à son autel, le chaman invoque les anciennes divinités maya, tandis qu'agenouillé derrière un autre autel à l'arrière de l'église, le *Nobach Tata* récite des prières catholiques. Les fidèles assistent à une seule cérémonie célébrée sous le signe d'une double allégeance.

Nous voulions donner, avec ces images de syncrétisme religieux, quelques exemples frappants des multiples osmose qui ont eu l'Amérique pour théâtre. Nous pourrions les multiplier presque à l'infini. Plusieurs groupes d'extraction européenne subissent le même phénomène. Les Juifs, les Canadiens français nous révéleraient les mêmes tendances, plus difficiles à circonscrire, parce que moins étudiées. Les anthropologues ont à peine commencé d'appliquer les principes de leur discipline à l'Amérique blanche. De toute façon, nous aborderions là le seuil d'un autre univers que le temps nous empêche de franchir. Car chaque culture est un microcosme en soi. Et lorsqu'une culture est en voie de s'intégrer à une autre, ce microcosme se complique d'aspects nouveaux, de paysages neufs, comme une inextricable géographie. La planète Amérique est la somme de ces mondes. Si l'Amérique échappe encore à une définition globale, c'est que l'homme, de par son étrange nature, s'intéresse plus aux constellations célestes, qu'à ses propres « constellations humaines », selon la très belle image de Claude Lévi-Strauss.

L'homme américain, c'est un Babel de langues, mais de langues réinventées, créolisées. Et c'est l'espagnol chantant du Mexique et d'Amérique latine, et c'est le portugais désarticulé du Brésil, et c'est le « jive », sanscrit des Noirs américains, et c'est le créole des Antilles, l'anglais des États-Unis foisonnant de créations nouvelles et le « brook-linite », et le « joual », notre parler canadien-français de Montréal.

Et derrière tout cela, derrière ces races, cette macédoine de cultures, ces langues en gestation et ces écrivains de toute l'Amérique qui tentent de cerner une réalité qui leur échappe,

se dresse la colossale tendance à la standardisation, œuvre éminemment états-unienne aux ramifications innombrables. Standardisation économique et culturelle, certes. Standardisation des mirages; bien sûr: la prospérité basée sur le gaspillage et un laisser-aller économique inimaginable en Europe. Ce qui devient plus grave, standardisation de la misère. Le kaléidoscope américain se dissout alors devant l'unité d'un chaos inhérent au système qui le digère. Dichotomie fondamentale selon les milieux, les régions. Le cri de la richesse n'est rien à côté du bourdonnement persistant des taudis, des bidonvilles immenses, lèpre dont les capitales américaines ne peuvent effacer les escharres immondes. L'homme américain, c'est aussi celui-là, hélas, misérable et majoritaire. Bidonvilles où crouissent les Indiens des Andes, le dieu soleil étant mort depuis longtemps. «Favelas» du Brésil où l'on chante quand même, contre toute misère, les «fados», les «lundu», les «macumba», les «samba». Le sourire éclatant de l'Afrique y défie la mort lente, la mort vive, Taudis des Porto-Ricains, ces Algériens de New York.

À travers toute l'Amérique du Nord, des hommes en complet de flanelle grise, au chapeau standard, hommes d'affaires, «managers», agents d'assurance, commis-voyageurs, publicitaires stéréotypés, servent de pâture à la civilisation des affaires qui ne connaît, comme révolution, que celle des coups de bourses et des techniques de rendement. Les hommes en complet de flanelle grise... Ces blancs qui se posent en modèle, qui passent pour riches et dynamiques. Dans quelle mesure ont-ils participé à l'ébauche d'une «américanité» perceptible? Dans quelle mesure sont-ils le reflet d'une nouvelle culture. En Amérique du Nord comme en Amérique du Sud, il existe un «problème blanc» qui a donné naissance au «problème noir», au «problème économique», au «problème cubain», au «problème de la faim». Face à l'Amérique du Nord, 200 millions de latino-américains ont les poings fermés. Ici, le syncrétisme et la diversité culturelle ne comptent plus. Le fardeau dont l'homme blanc se croyait chargé, la mission dont il se disait investi, s'embrouillent dans le bouillonnement et la cendre agitée des mauvais rêves, mais de ces mauvais rêves que l'on fait en état de veille...

Yves Préfontaine